

Persée

<http://www.persee.fr>

Jean Flori. - 1095-1099. La première croisade. L'Occident chrétien contre l'Islam.
Bruxelles, Complexe, 1992 (La mémoire des siècles, 221)

Cardini Franco

Cahiers de civilisation médiévale, Année 1996, Volume 39, Numéro 153
p. 133 - 137

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

mentalité juridique » perceptible dans les *decreta*. Sans doute, mais J. M. Fernández Catón a négligé une facette pertinente de son sujet : la nature de la consultation — ou, plus exactement, de la confrontation affective entre le seigneur-roi et ses évêques, ses magnats, et les « bons hommes » — qui a conduit aux *decreta* et constitutions. Quand on tient compte de ceci, on peut conclure que les origines de l'État et celles des *cortes* en León ne sont qu'un seul et même sujet; que 1188 fut assurément une année critique pour ce phénomène sous ces deux aspects, mais que ces événements du León, ou du moins les intérêts juridiques des hommes de cour, sont à resituer dans le contexte général de l'Espagne chrétienne.

Car des événements semblables ont eu lieu en Aragon et en Catalogne en 1188. Comme à León en juillet, à Huesca en janvier et à Gérone peu de temps avant le 13 août, les délibérations des grandes cours s'exprimèrent sous forme de règlements statuant sur la sécurité, la violence et les peines judiciaires. Comme pour le León, nous ne connaissons que par des copies ces événements d'Aragon et de Catalogne, ceux de Huesca étant connus à travers des fragments d'une collection juridique. Dans les trois cas, il est fait allusion à un cérémonial consultatif à l'intérieur d'un formulaire insistant sur l'autorité régaliennne, et nous pouvons discerner l'intérêt de la cour à normaliser les procédures royales de justice. Ce qui n'apparaît que dans les *decreta* et les constitutions de León et de Huesca, ce sont la nature et l'étendue du consensus entre le roi et les barons et, sur ce point, les statuts de paix de Gérone sont du plus haut intérêt. Car, en Catalogne, un profond désaccord a opposé le roi Alphonse I^{er} et ses magnats au sujet du pouvoir des châteaux, à tel point que, pour finir, les statuts ont été rejetés. Ce n'est que dans ce violent échec que l'on peut voir ce qui s'est réellement passé sur toutes ces terres, à savoir que les pouvoirs dynastiques ont appris à négocier avec leurs rois suzerains, donnant un ton politisé à leur discours de cour. Il n'y a aucune raison de mettre en doute l'émergence d'événements semblables à León en juin et juillet 1188. Voici pourquoi les documents originaux ont disparu, que rien n'a survécu de ces événements historiques, si ce n'est l'auguste affirmation de la volonté royale sous forme d'une diplomatique « royaliste ». Ce n'est pas le moindre mérite de cet important livre que de nous aider à mieux comprendre l'évidence cachée

d'une des transformations monumentales de l'histoire médiévale.

Th. N. BISSON
[trad. M.-H. DEBIÈS].

Jean FLORI. — *1095-1099. La première croisade. L'Occident chrétien contre l'Islam*. Bruxelles, Complexe, 1992, 8°, 287 pp. (La mémoire des siècles, 221).

Les deux congrès qui se sont déroulés en même temps à Clermont-Ferrand en juin 1995 pour commémorer à la fois le célèbre concile qui s'était tenu dans la ville auvergnate il y a neuf cents ans et le point de départ de cette expédition composite et complexe que l'on a coutume de désigner désormais par l'expression de « première croisade », ont inauguré un centenaire qui s'annonce non seulement long, mais également tourmenté et plein de risques, risques scientifiques dans une certaine mesure mais aussi extra-historiques pour une large part.

Le neuvième centenaire de la première croisade (appelons-la ainsi nous aussi pour respecter une tradition de l'historiographie peut-être irréversible désormais), qui s'est ouvert en 1995 avec le souvenir de l'allocution du pape Urbain II le 27 novembre 1095, non loin de la belle église Notre-Dame-du-Port, se conclura en 1999 par le souvenir du terrible 15 juillet 1099, de la pieuse et sanglante entrée des pèlerins à Jérusalem; ou à la rigueur en l'an 2000, l'année du sept centième anniversaire du premier jubilé (encore une fois : coïncidence ?), avec une méditation sur la mort de l'*Advocatus Sancti Sepulchri*, Godefroy de Bouillon, et avec la fondation, grâce à son frère Baudouin, du royaume latin de Jérusalem. Dans un Occident inquiet de la montée du fondamentalisme musulman et dans lequel les croisades sont — tout au moins au niveau des médias et des « idées reçues » — une sorte de vieille « mauvaise conscience », dans un Occident qui de la Terre sainte aux Balkans a la sensation que les anciennes frontières et les anciennes zones de friction sont redevenues les mêmes, il n'est ni anodin ni aisé de parler de la croisade comme d'un quelconque autre fait historique. Pourtant, même ce défi (caractérisé par le malentendu et le paradoxe, mais aussi avec sa valeur civique) est relevé de la part des chercheurs.

L'occasion du centenaire 1095/99 - 1995/99 ne se prête pas seulement à une nouvelle analyse et à une nouvelle interprétation d'un événement tel que la première croisade, en soi très connu et sur lequel on a même trop écrit. Cette occasion doit être saisie également pour repenser la croisade dans son ensemble, bien au-delà de son cadre médiéval et donc dans le sens que nous a indiqué Paul Rousset, *Histoire d'une idéologie. La croisade* (Lausanne, Âge d'homme, 1983), au moment même où, après la parution de *Du sacré* d'Alphonse Dupront (Paris, Gallimard, 1987), en partie consacré à la croisade, l'on attend que soit finalement imprimée la grande thèse de ce chercheur qui, après avoir complété et remanié *La chrétienté et l'idée de croisade* de Paul Alphandéry, a dédié une si grande partie de ses efforts de recherche à la croisade (et aux croisades). Il est significatif à cet égard que l'ouvrage, toujours fondamental, d'Alphandéry et de Dupront, paraisse aujourd'hui dans une nouvelle et belle édition, sous la direction et avec une postface aussi érudite qu'attendrie de Michel Balard (Paris, Albin Michel, 1995). Et c'est ce même Balard qui, avec *Les croisades* (Paris, Éditions MA, 1988), nous a fourni un vif et dense vade-mecum en forme de dictionnaire, mais qui en réalité, de par son caractère critique et philologique très fort, est bien plus qu'un dictionnaire.

Par ailleurs, si d'un côté il apparaît désormais impossible de considérer l'idée de croisade et le mouvement croisé comme des mondes indépendants, alors qu'il semble en revanche toujours plus nécessaire de les intégrer dans le contexte des événements de l'Europe méditerranéenne et de les considérer comme étroitement liés à ceux-ci, de l'autre il est évident que l'on ne peut pas distinguer unilatéralement dans la première croisade le début d'une nouvelle phase dans l'histoire des rapports entre l'Orient et l'Occident, ou plus simplement dans l'histoire de la vie européenne de l'époque, mais que l'on doit aussi évaluer avec attention ce qu'elle signifia en tant qu'événement conclusif et à beaucoup d'égards résolutoire d'une époque. Dans ce *continuum* qu'est l'histoire — un *continuum* qui, toutefois, en tant que tel, n'est pas constitué que d'événements, d'institutions et de structures homogènes, mais qui réagit au contraire à des accélérations et à des phases de stagnation, à la superposition continue de phases caractérisées, comme l'a relevé Fernand Braudel, par la « courte » ou la « longue » durée —, la croisade se présente chargée d'éléments de continuité par rapport à un passé récent (la *pax Dei*,

la guerre christiano-musulmane en Espagne, les incursions réciproques de flottes provenant des villes côtières d'Europe et d'Afrique) et moins récent (les guerres missionnaires de Charlemagne et d'Otton I^{er}, les expéditions militaires byzantines sur lesquelles Karl Erdman avait tant insisté...), mais également riche d'éléments de nouveauté; et en même temps, si l'on peut soutenir légitimement qu'elle ouvre une époque nouvelle, on peut également dire qu'elle en conclut une, ou même qu'elle en constitue le point culminant. Comme l'a si bien écrit un des chercheurs actuels les plus attentifs à la croisade, « Pope Urban II's appeal to lay knights in 1095/96 was the culmination of the movement of the Church towards lay people which had begun earlier in the eleventh century » (J. Riley-Smith, *The First Crusade and the Idea of Crusading*, Londres, 1986, p. 153), soulignant ainsi la nécessité de ne pas privilégier l'importance de la croisade en ce qui concerne le rapport entre chrétienté et Islam, mais d'en considérer les caractéristiques et les fonctions avant tout dans le contexte de l'histoire médiévale.

Parmi les nombreuses œuvres publiées ou rééditées ces mois-ci à l'occasion du neuvième centenaire de la première croisade, certaines, comme celle de Jacques Heers, *Libérer Jérusalem. La première croisade, 1095-1107* (Paris, Perrin, 1995), sont bien connues et l'on en a beaucoup parlé pour souligner comment elles peuvent servir à libérer des préjugés les plus communs non les spécialistes, mais un public plus large (qui, bien que cultivé, a besoin d'en être libéré). Par exemple, que la croisade ne fut pas, *sic et simpliciter*, une « guerre sainte », et encore moins une « guerre de religion »; que les croisés n'avaient l'ambition ni de convertir les musulmans, ni de détruire l'Islam; que la première croisade fut surtout un pèlerinage — et qu'elle ait comporté dans ses rangs également des personnes armées n'était en rien étrange à cette époque-là — et que seulement *in progress* fut élaboré en son sein, dans la tension entre *militēs* et *pauperes*, le programme de conquête de la Ville sainte. L'analyse de Heers insiste donc sur les trois grands éléments qui contribuèrent à déterminer la première croisade : en premier lieu, la poussée démographique et économique d'une Europe occidentale désormais issue de sa torpeur (et nous ne nous attarderons pas ici à nous demander, en termes toynbeeiens, si la croisade fut ou non une réponse au défi du *djihad* musulman qui, entre le VII^e et le X^e s., avait porté les fidèles du

Coran jusqu'à l'Anatolie, à la péninsule Ibérique, aux côtes méditerranéennes ainsi que, sur des frontières différentes, jusqu'à l'Indus et au Soudan).

Par rapport à la reconstruction linéaire et aérée de Heers, le beau livre de Jean Flori, *La première croisade. L'Occident chrétien contre l'Islam* (Bruxelles, Complexe, 1992), se distingue par son caractère intense, synthétique, problématique. Rédigé et publié il y a quelques années, en des temps non suspects, il ne peut en rien être considéré comme un « produit de circonstance », de ceux qui encombrant les vitrines des librairies à l'occasion des célébrations des centenaires. Au contraire, on peut soutenir que, à beaucoup d'égards, ces pages sont le point d'arrivée d'un travail complexe de plusieurs années à travers lequel Jean Flori s'est progressivement rapproché des thèmes de la croisade abordés à travers les deux aspects qualifiants que sont la culture religieuse du XI^e s. et la chevalerie.

La croisade était présente dans le travail fondamental de J. Flori, celui sur la chevalerie et sur les thèmes liturgiques et théologiques qui en soutiennent la structure institutionnelle, rythmant les deux ouvrages *L'idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie* (Genève, Droz, 1983) et *L'essor de la chevalerie, XI^e et XII^e s.* (*ibid.*, 1986). J. Flori y suivait attentivement la genèse historique du *miles Christi* en tant que « croisé » — une genèse lentement apparue à travers les différentes acceptions d'une expression qui avait défini auparavant les martyrs, puis les moines et les ascètes —, en contrepoint des thèses de Erdmann (qui déjà dans la définition de *agonista*, proposée par Abbon de Fleury pour les rois et pour ceux qui « combattent pour Dieu », repérait le premier ferment de l'idée de croisade). Montrant à l'occasion qu'il a attentivement assimilé — mais aussi qu'il a reformulé de façon originale — les thèses d'Erdmann et de Waas, Flori illustre attentivement le lien entre mentalité chevaleresque et croisade, se gardant bien de limiter celle-ci à celle-là (ni celle-là à celle-ci), mais concentrant son analyse sur deux centres thématiques fondamentaux : la bénédiction des armes, des bannières et des guerriers d'une part, la genèse de la *pax* et de la *treuga Dei* de l'autre.

Un danger était inhérent au cheminement critique qui se dessinait ainsi : celui de dévaloriser de façon objective, dans l'analyse de la croisade, l'élément religieux-populaire et eschatologico-millénariste, en somme de considérer les événements

de 1095/99 à la lumière de l'*iter*, ce qui d'une façon ou d'une autre en laisserait dans l'ombre l'aspect de *peregrinatio*. Ce risque de dichotomie entre *pauperes* et *milites* — qui pourrait nous faire perdre de vue la dimension des *povres chevaliers*, si importante au contraire — se rapproche de l'autre, celui de sous-évaluer la complémentarité entre ces deux dimensions de la croisade que Roberto Sabatino Lopez a identifiée dans les splendides définitions que sont « l'Iliade des barons » et « l'Odyssée des marchands » (alors que — attention — au moins dans une toute première phase, les « marchands » furent les marins-guerriers-corsaires-entrepreneurs de la trempe d'un Génois tel que Guglielmo Testadimaglio et, pourquoi pas, d'un archevêque pisan tel que Daimber). Si Erdmann et Waas, au cours de leurs recherches sur la — appelons-la ainsi — « croisade chevaleresque », pouvaient avoir couru un tel risque, celui-ci ne concerne en aucune manière Jean Flori qui, dès ses travaux sur la chevalerie, pensait à la croisade et en organisait l'étude à travers une importante série d'essais, véritables « monographies préparatoires », publiées dans les principales revues d'études médiévales (des *Cahiers de civilisation médiévale* aux *Annales É.S.C.*, *Le moyen âge*, *Traditio*, *Aevum*, *Romania*, *Revue d'histoire ecclésiastique*). À vrai dire, le tout premier intérêt de J. Flori pour la croisade apparaît déjà dans un bref essai de synthèse, « La marche vers la croisade », *Conscience et liberté*, 4, 1972, p. 24-32, qui date désormais de presque un quart de siècle. Mais, à simple titre d'exemple, rappelons l'étude, réellement illuminante, « Faut-il réhabiliter Pierre l'Ermitte ? (Une réévaluation des sources de la première croisade) », *Cahiers de civilisation médiévale*, XXXVIII, I, 1995, p. 35-54, où, partant d'une réaction (salutaire) à l'hyper-criticisme de marque évolutionniste du pourtant immense H. Hagenmayer, est relu Albert d'Aix-la-Chapelle — considéré comme le créateur de la « mystifiante » légende de Pierre d'Amiens — et où la tradition précédente des chroniques dites « françaises » est soumise en revanche à une pressante et convaincante remise en cause, démontrant une fois de plus que, en histoire comme en philosophie, l'affirmation de Giorgio Pasquali : *recentiores non sunt deteriores*, est tout sauf infondée.

Le livre qui nous intéresse ici reprend en partie, revoit, corrige et accroît ce que l'A. avait déjà observé dans le chapitre IX « Croisade et chevalerie », de la section II, *Milites...*, de l'ouvrage *L'essor de la chevalerie*, p. 191-219; mais, étant

donné que les intentions de J. Flori sont ici de nous fournir un travail de synthèse, il réserve un développement approprié aux événements dans *La première croisade*. Le livre comporte en effet deux parties : *La croisade* (p. 13-103) et *Idéologies*. Dans la première partie, l'A. rappelle les faits, soulignant le lien entre l'appel « fortuit » de Clermont (et la prise « fortuite » de Jérusalem qui fut, presque quatre ans plus tard, le résultat imprévu même s'il n'était, sous certains aspects, ni inattendu ni imprévisible) et la réforme de l'Église, l'affirmation de l'*auctoritas* du pape de Rome sur toute l'Église occidentale, le rôle de la lutte contre l'infidèle — de l'Espagne à l'Anatolie, à la côte africaine septentrionale, aux îles méditerranéennes — dans le contexte des préoccupations des papes issus de la « réforme » et de leur dessein tant spirituel que politique. Dans la deuxième partie il reprend de façon diachronique le grand thème central relatif à l'essence de la croisade, celui du pèlerinage armé, et il suit de nouveau le long, tortueux et tourmenté chemin des rapports entre christianisme, guerre et violence, qui passe par la manipulation apologétique et patristique des textes bibliques et évangéliques, par la grande systématisation augustinienne du *bellum iustum*, par le passage — constellé de réticences — d'une guerre « légitime » à une guerre « sainte » (dans la mesure où elle faisait référence aux *res sanctae*, en premier lieu l'Église et sa sécurité, puis les guerres conduites sous le *vexillum sancti Petri*) et aboutit à la sacralisation de la *militia* et à l'opposition entre *militia huius saeculi* et *militia Christi*, avec la proposition paradoxale de Bernard de Clairvaux d'une sorte de « croisade perpétuelle », celle de la *religio pauperum militum Christi* comme unique justification — pénitentielle et monastique — et seule solution spirituelle légitime offerte à une *militia* dont la mondanité est condamnée comme *vanitas*.

Mais dans cette parabole complexe, que l'on peut justifier à la lumière de la genèse historique des rapports entre Église et société latino-germanique entre les IX^e et XII^e s., le vrai nœud de la question est — comme J. Flori le relève avec clairvoyance — le rapport avec la nouveauté bouleversante que constitue l'Islam, le danger qu'il représente pour la chrétienté et en même temps sa solide, bien qu'ambiguë, affinité avec le christianisme. Et ce nœud se complique dans la mesure où les musulmans, en occupant Jérusalem, posèrent au VII^e s. les bases d'une querelle qui se développa uniquement au XI^e s., lorsque les conditions socio-

politiques et socio-économiques de la chrétienté lui consentirent une réponse du reste complètement rationalisée seulement plus tard, par les textes pontificaux, conciliaires et canoniques des XII^e et XIII^e s.

Et le cœur du problème de la croisade se manifeste donc tout entier, autour du barbare et resplendissant XI^e s. avec ses pèlerinages, ses généreuses et féroces « ligues de paix », sa soif de sanctuaires et de reliques, son chemin de Saint-Jacques de Compostelle qui voit se déverser jusqu'en Galice des pèlerins mais aussi des chevaliers en quête d'un sens à donner à leur profession des armes en combattant les infidèles et en quête également d'un butin avec lequel répondre à la soudaine et imprévue mobilisation économique de l'Europe qui partout a fait monter le coût de la vie et qui a déterminé une croissante demande d'argent. Jérusalem est vivante et présente non seulement en tant que point d'arrivée sud-oriental du réseau routier qui a, comme autres destinations fondamentales, Saint-Jacques et Rome (et qui relie le Mont-Saint-Michel à Conques, au « Santo Volto » de Lucques, à San Michele della Chiusa dans le Piémont et à Gargano dans les Pouilles), mais aussi en tant que sanctuaire dont les reproductions en Occident étaient nombreuses — de « Santo Stefano Rotondo » de Rome à Santo Stefano de Bologne. Mais Jérusalem est occupée par les infidèles, de même que l'Espagne; et c'est en Espagne et en Méditerranée que les fréquents accrochages avec les sarrasins préparent l'expédition de 1095/99, bien qu'il ne paraisse pas légitime d'établir un lien de cause à effet entre ces épisodes et la première croisade et donc de parler des premiers — avec un terme qui paraîtrait refléter une prophétie *post eventum* — comme de « pré-croisades ».

Car, à la rigueur, c'est plutôt le contraire qui est vrai : ce fut l'expédition de 1095/99 qui s'inscrit dans une longue, bien qu'hétérogène, série d'exploits à l'intérieur desquels il faut situer les nombreux épisodes liés à la *reconquista* en terre Ibérique — n'oublions pas le poids du modèle carolingien dans les chansons de geste, si importantes dans le développement de l'idéologie croisée, ni l'indulgence accordée par Alexandre II en 1063 à ceux qui accepteraient d'aller combattre en Espagne, en relation avec l'entreprise de Barbastro (J. Flori rappelle tout cela aux pages 138 et 256) —, ceux liés à la lutte pour la suprématie en Méditerranée — qui des affrontements entre 1016 et 1021 de Pise et Gênes contre l'émir des Baléares Moudjahid conduiraient aux mises à sac

de la zone du Petit Atlas en 1034/35 de la part des Pisans, à l'incursion dans le port de Palerme en 1063, à la prise d'Al-Mahdyah en 1087, et finalement à l'assaut des Pisans contre Majorque entre 1113 et 1115 —, ceux liés à la conquête normande de la Sicile ainsi que ceux liés à la lutte entre Byzantins et Turcs dans la péninsule de l'Anatolie et au rôle important bien qu'ambigu qu'y eurent ces mercenaires normands de la trempe d'un Roussel de Bailleul; et dans cet ordre d'idées nous devrions inclure également cet étrange épisode que fut le « pèlerinage armé » de Gunther de Bamberg en 1064 et dont le souvenir est confié aux *Ezzolied*.

J. Flori nous a restitué intacte, en relief pour ainsi dire, la problématique complexe de la soi-disant « première croisade » : les couleurs de l'aventure de 1095/99, avec la sueur et le sang, les horreurs des pogroms du printemps 1096 contre les Hébreux et la misère féroce de la prise de Jérusalem, mais également la *pietas* des barons et la dévotion des pèlerins; le caractère unique de l'épisode lancé par l'allocution pontificale de Clermont et son lien avec un faisceau de données et de faits qui nous le rendent intelligible; la longue incompréhension — parsemée de mensonges et de mystifications — à la lumière de laquelle s'organisèrent les rapports entre chrétienté et Islam au cours du XI^e s. et, par la suite, l'amitié, la sympathie, le sentiment de fraternité qui malgré tout marquèrent beaucoup de relations entre chrétiens et musulmans, et qui expliquent pourquoi les XI^e-XIII^e s. (les « siècles des croisades ») furent les mêmes qui virent non pas se creuser un fossé impossible à combler entre chrétienté et Islam, mais la richesse extraordinaire d'échanges continus au niveau commercial aussi bien qu'intellectuel. Ce qui permit le retour à l'Occident non seulement de l'or — comme l'a soutenu Roberto Sabatino Lopez, dans ses dialogues avec Pirenne et Lombard — mais également de la philosophie et des sciences grecques et orientales par le truchement arabo-persan et arabo-musulman. Il ne s'agit pas en effet, aujourd'hui, de prétendre que ce furent-là les fruits de la croisade (pour remplacer la lèpre avancée par Voltaire ou l'abricot proposé par Le Goff), mais de reconstruire dans toute sa complexité un monde dont les croisades ne furent ni les protagonistes ni des épisodes collatéraux ou déviants, mais constituèrent bien la partie intégrante.

Le beau livre de J. Flori n'est pas, pour le moment, bien connu au-delà des limites pourtant

larges de la zone des pays francophones. Mais l'on peut dire du neuvième centenaire de la première croisade ce que le devin du *Jules César* de Shakespeare disait à propos des ides de mars. Il est arrivé, mais il n'est pas achevé. Avant qu'il ne s'achève, c'est-à-dire avant que se terminent le XX^e s. et le deuxième millénaire du Christ, on parlera encore de ce livre et de ses traductions. Pour une traduction italienne, par exemple, l'auteur de cet article se met d'ores et déjà à la disposition de l'éditeur qui ne manquera pas de se présenter.

Franco CARDINI
[trad. M. ZOCOLAN].

Claude GAIER. — *Armes et combats dans l'univers médiéval*. Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1995, 418 pp., 21 ill. (Bibliothèque du moyen âge, 5).

Les médiévistes, historiens ou littéraires, tireront grand profit de cet ouvrage dû à la plume de C. Gaier, l'un des meilleurs spécialistes européens des armes, armures et armées. Ce recueil réunit en effet vingt-huit des meilleurs articles, jusqu'ici dispersés et parfois peu accessibles, de cet historien érudit. C'est dire que la seule énumération de ces articles dépasserait les limites d'un compte rendu ordinaire. Je me contenterai donc de souligner les thèmes principaux abordés dans ce recueil et les apports qui en résultent.

La première partie dégage, à travers l'étude de quatre batailles (Visé, 1106 — Steppes, 1213 — Vottem, 1346 — Kriekelerenbosch, 1466), l'évolution des tactiques militaires et souligne le rôle croissant de l'infanterie, la « piétaille » médiévale, si souvent méprisée et pourtant déjà déterminante (p. 11-43). De la seconde partie, « Les armées et la tactique », je retiendrai principalement l'étude (confirmée depuis par les travaux d'A. Forey) sur « La valeur militaire des templiers » et plus encore la séduisante tentative d'explication d'un curieux texte de Gislebert de Mons faisant allusion au *coup de fautre* par lequel Geoffroy Tuelasne abattit de sa lance le comte de Flandre dans un tournoi en 1168. Selon C.G., Geoffroy commença sa charge de manière très habituelle, *lance sur fautre*, c'est-à-dire en position verticale, talon de la lance posé sur l'arçon avant de la selle. Mais, pour préparer l'impact, au lieu de ramener sa lance et de la caler sous l'aisselle, il se contenta de baisser la hampe en pressant le talon de la lance contre l'arçon avant de la selle, solidarissant ainsi